

## **Groupe d'études « La philosophie au sens large »**

Animé par Pierre Macherey

**05/12/2001**

### **À propos de *Phénoménologie et sociologie***

(ouvrage présenté par F. Keck lors de la séance du 5/12/2001  
du groupe d'études « La philosophie au sens large »)

**par Bruno Karsenti**

Au début de sa contribution à ce recueil, J.Benoist a évoqué discrètement l'occasion qui est à l'origine de la rencontre que nous avons organisée entre philosophes et sociologues, sur le thème « Phénoménologie et sociologie ». C'est de Paris IV, haut lieu de la phénoménologie française, mais aussi fief d'une certaine sociologie rassemblée autour de Raymond Boudon sous le label de l'individualisme méthodologique, que l'initiative est partie : il s'agissait de réunir les deux tendances dominantes dans cette auguste institution, et de les faire, comme on dit, « dialoguer ». Mais il s'est vite avéré que les espoirs théoriques n'étaient pas à la hauteur des impératifs institutionnels, le dialogue paraissant bloqué dès le départ par un déni mutuel, que J.Benoist résume, du côté de la phénoménologie, par cette parole de J.L. Marion : « la sociologie, c'est l'échec à penser autrui ». Du côté de la sociologie d'inspiration boudonienne, compte tenu du scientisme qu'elle cultive, il n'était pas difficile d'imaginer que le rejet serait tout aussi radical, et aussi peu intéressant. L'anecdote permet de mesurer l'écart qui nous sépare de la période qui s'étend de l'après-guerre aux années 70, où les deux approches, sans se confondre, ne se concevaient pas hors de la confrontation active qui les engageait à construire leurs objets respectifs et à élaborer leurs méthodes. Que l'on ouvre par exemple le « Que sais-je » de J.-F. Lyotard, publié pour la première fois en 1954, destiné à présenter à un large public ce qu'est la phénoménologie : le phénoménologue français contemporain bercé par les litanies des modes de la donation serait peut-être surpris de constater que l'essai sur le don de Marcel Mauss y est discuté avec autant d'attention que le corpus husserlien. Après une première partie consacrée à Husserl, les deux tiers de l'ouvrage portent sur la relation de la phénoménologie aux sciences humaines (psychologie, sociologie, histoire). Et il s'achève sur une phrase de Marx que l'auteur, après Merleau-Ponty, voudrait inscrire au fronton de l'école phénoménologique : « Vous ne pouvez supprimer la philosophie qu'en la réalisant ». La phénoménologie, étant une « philosophie faite réelle », n'est pas séparable d'une mise en cause de la philosophie elle-même comme pure

pratique spéculative : par où elle se compromet résolument avec les sciences humaines, avec la politique. On dira que c'était un point de vue typique de l'époque, âge des passions politiques aujourd'hui apaisées. C'est alors une bonne part de l'œuvre de Sartre et de Merleau-Ponty qu'il faudrait passer sous silence ! Et l'on sait trop ce que le constat d' « apaisement », avec ses vertus anesthésiantes, comporte lui-même d'attendus politiques, quand bien même ceux-ci ne trouvent à s'exprimer que dans les cadres étroits de la bonne politique universitaire qui veut que l'on organise des rencontres auxquels les participants eux-mêmes ne voient pas d'objet.

Convaincus au contraire que l'enjeu était à la fois réel et stratégique dans le débat français, nous avons donc organisé cette rencontre en un autre lieu, sur d'autres bases. Il ne s'agissait pas du tout d'opposer à une juxtaposition de convenance un mixte confus, de faire l'apologie d'une phénoménologie sociologique ou d'une sociologie phénoménologique – même si la possibilité de l'une et de l'autre fait évidemment partie du débat - mais plutôt de se demander pourquoi la conjonction de coordination constitue à elle seule un problème, quel intérêt il y a à se situer en ce point, dans l'écart entre l'une et l'autre approche. Que signifie pour la phénoménologie, l'exigence de penser la « socialité », et le peut-elle en empruntant les voies de l'intersubjectivité, de l'intentionnalité et du monde vécu ? A quelle nécessité répond, en sociologie, le recours à certaines catégories phénoménologiques, que ce soit dans une perspective descriptive et compréhensive des processus sociaux ou dans la restitution des régimes d'action dans lesquels les sujets viennent s'insérer ? F.Keck a eu raison de rappeler que ce type d'interrogation est aujourd'hui favorisé, en sociologie, par l'émergence d'un courant, issu de la sociologie de Bourdieu, mais en rupture avec elle sur certains points essentiels, qui est à l'origine d'une nouvelle disposition, non seulement à l'égard de la phénoménologie, mais aussi de la philosophie en général. « De la justification », l'ouvrage de Thévenot et Boltanski paru il y a une dizaine d'années, a témoigné, outre d'une grande inventivité théorique, d'un rapport très libre à la tradition philosophique qui ne peut pas laisser les philosophes indifférents. Parallèlement, les sociologues ont aussi entrepris de revenir à Schütz et à Simmel, de réinvestir le concept d'interaction et de penser à nouveau frais la situation d'enquête, c'est-à-dire aussi la place du sociologue au cœur d'une réalité dont il fait partie intégrante et qui fait partie de lui. Le pragmatisme et la phénoménologie sont alors au centre de discussions dont on aurait tort de croire qu'elles sont seulement méthodologiques – ou, du moins, dont l'aspect méthodologique est inséparable d'une réflexion sur les concepts d'action, de sujet, d'intention, de visée, où se joue en définitive le statut de la sociologie elle-même.

Bref, dans le titre « Phénoménologie et sociologie », nous avons voulu donner à la conjonction de coordination un rôle actif, corrosif, qui vient inquiéter de l'intérieur chacun des deux termes. Tout l'intérêt de recueil, c'est d'aller à la recherche, sous plusieurs angles, de différences conceptuelles pertinentes – l'une des plus significatives, qui permet effectivement d'articuler un certain

nombre de problèmes que rencontrent aussi bien le phénoménologue que le sociologue, est celle qui est au centre des essais de J.Benoist et de V.Descombes, entre intersubjectivité et socialité. Mais on peut aussi souligner d'autres tensions : entre le subjectif et l'objectif, l'intérieur et l'extérieur, la théorie et la pratique, la philosophie et la politique. A chaque niveau, la phénoménologie et la sociologie se présentent comme deux tentatives pour surmonter le clivage. Mais leur affrontement même en est en fait la reconduction sur un autre plan. Que l'on prenne par exemple la catégorie durkheimienne tant décriée de conscience collective : il faut se souvenir que Durkheim lui donne moins le sens d'une solution qu'il n'en fait le lieu d'une ultime question : comment concevoir un ensemble de représentations dont il faut postuler à la fois la cohérence et la dispersion, la distribution en chaque sujet ? Est-il possible de penser une « conscience sans moi » ? La conscience collective se voudrait à la fois extérieure et intérieure, subjective et objective. Plus encore, elle voudrait être pensée comme une instance normative, productrice, non simplement d'idées, mais de valeurs pour l'action. Le peut-elle, du seul point de vue de la sociologie ? Durkheim a bien senti l'importance du problème, et c'est pourquoi son œuvre s'achève, en 1914, par des leçons sur le pragmatisme. On pourrait multiplier les exemples, et les prendre aussi bien dans le vocable la science empirique que de la démarche transcendantale. Ainsi, comment comprendre la catégorie d'universel-singulier, sinon à partir de la nécessité éprouvée par Sartre d'aller de la phénoménologie à une forme d'anthropologie ? Je le souligne d'autant plus que Sartre est, très injustement, l'un des grands absents de ce recueil. De même, je trouve que nous n'avons pas réservé assez de place au structuralisme, sous les différents visages qu'il a pu prendre. Mais en dépit des carences, l'intérêt des textes rassemblés est dans le risque de la confrontation qui a été pris de part et d'autre.